

ESCARBILLES



à nous le raisonnement du feu qui bouge

**Dany Boudreault**

À partir d'une histoire vraie \*  
à facettes brillantes  
à rituels tatoués d'oiseaux noirs en vol  
dormir quelques heures  
dans le lit abandonné de l'artiste  
se réveiller en détective  
transporter dans un sac  
des petits fantômes fatigués  
puis passer sur le pont suspendu  
entre la vie et l'art  
la mort est si proche  
et tout se lit comme des fragments de récits  
jetés à la rue  
escarbilles, cendres, miettes, résidus  
ramassés un beau jour  
par les *attrapeurs* de mots et d'images  
- nous

élise turcotte

\* *Le lit*: texte et photo de Sophie Calle ayant servi de point de départ à la création des textes des élèves de première année en création littéraire.



### Le lit

C'était mon lit. Celui dans lequel j'ai dormi jusqu'à mes dix-sept ans. Puis ma mère l'a mis dans une chambre qu'elle a louée. Le



7 octobre 1979, le locataire s'est couché et s'est immolé par le feu. Il est mort. Les pompiers ont jeté le lit par la fenêtre. Il est resté neuf jours exposé dans la cour de l'immeuble.

27

Sophie Calle, *Des histoires vraies*, Actes Sud, 2002



## **Caroline L. Arseneau**

Moi, je suis celui qui lit des livres en cachette. En cachette parce que mon père dit que ça fera pas un homme de moi, en cachette parce que les autres, à l'école, n'aiment pas les livres ni ceux qui les lisent, en cachette parce que je veux survivre. Cette manie-là, de lire des livres, va bien finir par passer, après l'adolescence. Toute une phrase d'adulte, ça. Peu importe, je n'irai pas à Cavalier, la grosse polyvalente brune, je vais aller perdre mon temps d'une autre façon. Je vais prendre l'autobus, je vais aller m'oublier avec un livre et quelques cigarettes et, ce soir, je vais aller aider Yvon au garage. Il me paye des fois, en dessous de la table. En dessous ou dessus, ça change pas grand-chose de toute façon, j'en veux juste assez pour mes cigarettes. Je ne sais pas pourquoi je fume, peut-être bien juste pour avoir quelque chose de plus à cacher à mes parents. Est-ce que c'est ça, être adolescent : avoir des choses à cacher à son père pour ne pas se faire frapper et à sa mère pour ne pas la décevoir encore plus ? Est-ce que ça veut dire que, quand on leur dit la vérité, on devient un adulte ? Est-ce que je vais devenir gai, moi, parce que je lis des livres ? Je dois arrêter de me poser des questions inutiles. En route pour l'arrêt d'autobus sur Dollard.

## Samuel Beaulé

les yeux fermés  
impossible de trouver sommeil  
dormir jusqu'à mes 17 ans  
dans une autre vie  
peut-être

je suis atteint  
l'insomnie poudrée  
*non-stop*  
neige dans mon lit

il pleut du sang  
ici  
je tremble  
je déparle  
je t'aime

fais jouer  
la première de Brahms  
dans le tapis

nos sexes  
s'emboîteront  
et se déboîteront  
dans la frénésie  
d'avant la mort

je ne suis qu'un *crack head*  
incompris, inédit  
au sommet  
de l'inexistence

## Justine Boulanger

[Jour 3]

Il sent la fumée. Il est gris. Il est immense. Voilà tout ce que je sais du matelas. Je sais que c'est une dame du deuxième qui l'a jeté. Elle n'en a pas racheté. Je pense que la chambre où il était avait perdu son utilité. Tous ont oublié. Je vois bien que son aspect est causé par le feu, mais je ne comprends toujours pas. Comment ?

[...]

[Jour 2]

Les journées sont de plus en plus longues. Le soleil aussi est en vacances, il prend son temps pour faire le tour du monde. Il me fait cadeau de la lumière, du temps. Le matelas est gris, il a perdu sa couleur. La personne à qui le matelas appartenait et qui s'en est débarrassée apprécie-t-elle la lumière aussi ?

Il est si grand, le matelas, je pourrais me perdre dedans. Je ne peux pas me perdre dans le mien. Il est si petit que mes pieds dépassent, qu'on m'y trouve, qu'on m'appelle, qu'on demande mon attention. Je ne peux jamais fuir. J'aimerais bien.

[...]

[Jour 4]

Il fait moins beau aujourd'hui. Le matelas est une masse foncée, régurgitée. Un obstacle jeté. Je voudrais aller en face. Leur demander : « Qu'est-ce qui s'est passé ? » Personne ne veut vraiment me parler. Vaut mieux y réfléchir, seule. Plus le temps passe, plus le matelas est isolé, au bord de la rue. Les autres ordures l'ignorent. Comme je compatis ! Il se met en valeur, il m'appelle. Que veut-il me dire ? Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

[...]

## Rachel Claude

*Cette image fut la dernière qu'il ait vue. Les pensées ci-dessous furent les dernières qu'il ait eues. Difficile de connaître la raison qui l'a poussé à faire ce qu'il a fait. Tout s'est déroulé dans sa tête, sans aucun signal d'alerte à ses proches. Pourquoi sa destinée était-elle faite ainsi? Si jeune, si naïf. Il faut croire qu'il est très difficile de passer à travers la vie, de nos jours. Il n'était encore qu'un enfant. Il lui restait bien des années encore pour changer et recommencer à neuf. Malheureusement, la vie, pour lui, n'en était plus une depuis un moment déjà.*

J'ai une confiance à vous faire. C'est difficile à expliquer. Je ne sais pas par où commencer. De toute façon, vous vous en foutez. Mon histoire est sans doute l'histoire que vous mépriserez le plus de toutes les histoires que vous avez entendues. Croyez-moi. Chaque seconde de ma misérable vie, je me pose des tas de questions, qui ne m'aident pas du tout. Mes pensées me jouent des tours. Je n'ai même plus le contrôle de celles-ci. Suis-je seul? Certainement pas. La vie est tellement détestable qu'il est clair que je ne suis pas son unique victime. Je ne suis personne. Ai-je aimé? Ai-je éprouvé de la tristesse? De la joie? Je ne sais plus. J'ai perdu le fil de mes émotions. J'ai perdu le fil de moi-même. Je ne sais même pas depuis quand cela dure. Je divague, j'hallucine.

Chaque seconde, ici, en est une de trop. Maintenant, je suis heureux. J'ai trouvé la paix en moi. Enfin, c'est le moment. Un dernier respir avant d'atteindre un tout autre monde; un bien meilleur, certainement.

## Olivier Colard

Je m'arrêtai devant une maison et crachai dans une fenêtre, puis, sans réfléchir, je ramassai un morceau d'asphalte que j'envoyai se fracasser sur la vitre. Le bruit aigu d'éclatement dissipa, un court instant, cette pesanteur paresseuse qui m'accompagne toujours et partout. Elle me retrouva, me traqua et me prit d'assaut. Je me mis alors à tituber jusqu'à un matelas qui était sur mon chemin, sur le trottoir. Je me foutais bien de sa provenance et de ce qui était arrivé pour qu'il aboutisse là, à moitié cramé. Ce qui m'importait, c'était que la dernière fois où j'avais dormi sur une surface aussi souple remontait à environ six mois, à l'hôpital. *Overdose* de décapant. Un sale con m'avait refillé cette merde pour presque rien.

Je gisais, couché sur mon lit de fortune avec vue sur les étoiles, et je riaais au nez de tous ceux qui avaient de la chance et qui ne s'étaient pas encore fanés: beaux, frais et vifs. Ça ne durerait pas. C'est dans cet esprit triste et rieur que je m'assoupis pour quelques heures, hypnotisé. Ce fut un sommeil comateux qui m'emporta comme jamais, comme si quelqu'un avait passé sur ce matelas sa Grande Nuit juste avant moi, celle dont on ne revient pas... et qu'un charme y était resté incrusté.

Les jours qui suivirent, je me mis à errer dans les parages, à quêter non loin du matelas. Tout me semblait si irréel. Lorsque l'obscurité embaumait l'air, le lit avec vue sur les étoiles était mien. C'était à moi, un vieux fou qui, depuis des lunes, n'avait rien possédé d'autre que ses idées, et encore. Mais, à l'intérieur de ce phylactère, tout était en mon pouvoir; je voyais fleurir tout autour de moi mon jardin, un jardin aux intrigues parfumées, fécond et intouchable. J'en étais le créateur et l'observateur, l'admirateur et le maître. J'étais aussi le pensionnaire empli de légèreté, qui flottait dans cette pureté invraisemblable.

## Tristan Coutu

Je travaille pour le libraire Foucault. Depuis que je suis engagée, je lis au moins un livre par jour. François pense que je pourrais avoir un poste plus valorisant, mais, moi, je trouve ça bien. Il croit que ce n'est pas assez payant, surtout depuis qu'on partage le même appartement et toutes nos factures. Je le comprends un peu de s'inquiéter parce que c'est tout ce que mon bac m'a donné pour l'instant. Néanmoins, je fais ce que j'aime.

Les piles de livres qui traînent dans ma chambre m'aident à me réfugier hors du son de sa guitare. Il y a des moments où je ne me fatiguerais pas de l'entendre répéter toute la nuit. Mais, la plupart du temps, il est insupportable. Il dit que sa musique ne change pas, que c'est moi qui deviens de plus en plus fatiguée. Je ne le crois pas. Et puis, il ne peut pas se vanter d'être mieux que moi, ce « Monsieur 5<sup>e</sup> année d'université, aucun diplôme ». Mais il fait ce qu'il aime.

Quand je suis arrivée, cet après-midi, j'ai vu que la propriétaire de l'immeuble m'avait téléphoné et laissé un message dans ma boîte vocale : le locataire en haut de chez moi s'était suicidé dans son lit vendredi, et un homme allait probablement venir nous rencontrer, François et moi. Il veut savoir ce qu'on sait là-dessus. Je suis restée sous le choc. Je savais qu'il s'était passé quelque chose, mais je me disais que c'était juste un accident. En tout cas, je ne m'étais rien imaginé d'aussi tragique. Un petit feu, rien de plus. C'est triste parce qu'il avait une belle façon avec nous. J'ai ouvert la porte de l'appartement sur les échos qui circulent dans les corridors. Certains parlent de lui. À peu près tous.

## Virginie d'Amours-Licatèse

Mon mari m'a quittée il y a de cela quatorze années. Je ne lui en veux pas. Je suis heureuse qu'il me laisse le contrôle de ma vie. Il n'était pas violent. Il n'était pas aimant non plus. J'ai gaspillé les plus belles années de ma vie à travailler pour lui comme pour un patron, mais cela aurait pu être pire, je le sais bien. Je ne peux lui en vouloir. Je suis vieille, je suis aigrie, je suis veuve. Je sens le lait caillé et ma peau tombe en lambeaux. Je n'ai pas d'enfants, mon mari m'a reproché d'être stérile, je sais pourtant qu'il n'a jamais voulu être père.

Ce matin, j'ai aperçu des pompiers chez la voisine d'en face, la fumée empestait tout le quartier, et une ambulance est venue chercher le corps d'un homme que je n'ai pas envie de connaître. Je n'en avais jamais entendu parler auparavant. Il était discret. Je n'irai pas à ses funérailles. La mort fait trop de bruit. Je ne supporte plus les grincements de ses longues chaînes rouillées qui m'enserrent tous les soirs. Je ne vais jamais à l'église, je suis croyante pourtant. Je me contente de prier tous les soirs pour que les fers cessent de me lacérer les jambes et qu'on me libère enfin de leurs bruits qui finiront par me rendre folle.

J'attends ma vie. C'est drôle la vie, elle file plus rapidement que les secondes entre mes doigts. C'est tant mieux, comme cela j'attendrai moins longtemps la mort, qui ne cesse de me guetter, je le sens, dans un nid qu'elle se construit dans ma tête depuis le début. Le début de la fin de mon attente. Mais, si la fin de mon attente marque le début de ma mort, logiquement je veux mourir.

## **Mylène Gahery St-Gelais**

Je préfère croire que je ne suis pas l'unique personne égarée ici et qu'autour de moi, tout le monde a le mal de vivre. C'est étrange comme expression : « mal de vivre ». Respirer ne fait pourtant pas mal selon les experts, mais vivre... Vivre est douloureux. Et dans ce cas, que puis-je faire ? Si j'ai mal à la main, j'arrête d'écrire. Si j'ai mal aux jambes, je cesse de marcher. Mais si j'ai le mal de vivre ? Toutes ces questions auxquelles je ne trouverai pas de réponse me donnent mal à la tête. Je devrais penser à arrêter de penser. Ironique comme réflexion.

La journée n'a pas vraiment été facile aujourd'hui. D'ailleurs, ne sont-elles pas assez rares, les bonnes journées ? C'est à cause de l'automne. [...]

J'ai pris quelques instants pour regarder mon reflet dans le miroir avant de sauter dans la douche. J'avais vieilli, ça, c'était assez clair. J'avais des cernes, ma peau était parsemée de taches brunes et n'avait plus la même élasticité. La vapeur a commencé à embuer le miroir et, rapidement, j'ai perdu contact avec moi-même.

L'eau coule sur ma peau, et j'ai mal à la tête. J'entends des clapotis et la télévision du locataire d'à côté. J'ai encore la rue Wolfe dans la gorge et les images en mémoire. Il était là, dans les bras de son père. Son visage était doux et clair, comme s'il dormait. Ses pommettes étaient encore rosées, et je devinais que son corps devait toujours être chaud.

## **Audrey Houle**

Les rideaux sont tous fermés, les lumières aussi. Il fait noir dans la chambre. J'observe mon lit attentivement. Mon crâne va exploser. Je veux dormir, dormir. Je m'étends sur le matelas, les bras allongés le long de mon corps. Je regarde le plafond, j'imagine les étoiles. Les étoiles que je veux rejoindre. Je ne veux plus connaître la lumière, je veux rester les yeux fermés toute une vie. Je ferme les yeux. La noirceur m'empêche de la voir, c'est ce qu'il me faut. Je m'imagine dans le ciel. Le ciel calme, silencieux, loin de ses hurlements. Je ne veux plus la voir. Je veux l'oublier. Les étoiles me la feront oublier.

Je me redresse sur le lit. J'attrape une chandelle. Je la sens. Elle sent bon l'orange. Je reste longtemps allongé sur le matelas à penser. Je pense à elle, à ce qu'elle deviendra si je pars. Je prends son foulard rouge dans ma poche de manteau. Il est sale. J'ai peine à retrouver son parfum dans le tissu. Je le serre contre moi. Je la revois assise sur le banc. Son foulard au cou. Elle est triste. Je suis triste.

Je déroule le foulard. Mon briquet tombe sur le lit. Je place devant moi la chandelle, le foulard et le briquet. J'allume la chandelle à l'orange.

Elle est devant moi et me regarde. Elle ne parle plus. Elle a un léger sourire sur ses lèvres. Je reconnais ce sourire. Comme elle est belle. La chandelle brûle, et la cire coule sur les draps. Je pousse la chandelle sur le lit. Elle tombe sur le côté. Je regarde le foulard une fois de plus, et la regarde dans les yeux. Je lui dis adieu. On se sourit, et je jette le foulard dans le feu.

## Anne-Sophie Joubert

*1er septembre 1979*

*La semaine dernière, Antoine est revenu à la maison complètement ivre, comme d'habitude. Après être allé vomir aux toilettes, il s'est effondré sur notre lit sans même prendre la peine d'ôter ses vêtements imprégnés d'odeurs atroces. Il s'est endormi avant d'avoir posé sa tête sur l'oreiller. Je l'ai regardé quelques instants et je me suis rappelé tout ce qui s'était passé depuis que nous nous étions mariés. J'ai eu mal au cœur, et une vague de haine m'a submergée. Tout à coup, j'ai voulu le voir mort. Je voulais qu'il paie pour tout ce qu'il m'avait fait endurer, le salaud. J'étais dans une sorte de transe, je n'avais plus tous mes esprits. Je suis allée dans la cuisine chercher du combustible à fondue et des allumettes. Antoine dormait très dur : il n'a rien senti lorsque je lui ai versé tout le contenu de la bouteille sur le corps. J'ai gratté l'allumette, je l'ai lâchée au-dessus de lui et me suis empressée de sortir. Personne ne m'a vue, j'en suis certaine. Ce que j'ai fait ensuite, les endroits où je suis allée, je n'en ai pas la moindre idée. S'il y a un trou noir dans ma mémoire, c'est probablement parce que j'étais sous le choc. Je n'arrive toujours pas à croire que j'ai commis un meurtre aussi atroce. Mais j'étais soulagée parce que j'allais pouvoir accoucher de mon bébé et m'en occuper sans m'inquiéter d'Antoine, sans craindre qu'il s'en prenne au petit. Qu'il me maltraite, moi, c'est une chose, mais que personne ne vienne faire du mal à mon enfant.*

## **Robin Kowalczyk**

Il est vertigineux de réaliser que certains de nos gestes, apparemment inoffensifs, anéantissent plus d'acariens que la planète ne pourrait supporter d'humains. Ces guerres de ballons d'eau, tenues en fin d'année dans les écoles, ce sont des déluges sans arche, des cataclysmes boudés par les musées, des génocides que même les révisionnistes passent sous silence. La dignité des acariens est profanée par l'insensibilité humaine. Quant aux coups de balai des mères de ces garnements aux ballons, aucun esprit, aucune organisation n'ont jamais réalisé qu'ils causent les pires déportations de l'histoire. L'invention de la balayeuse n'a fait qu'aggraver la crise. Rien de comparable n'a été déchaîné sur l'Homme. Nos peuples ne peuvent se lamenter d'avoir été littéralement soufflés du sol et disséminés partout par un objet venu du ciel, du moins pas encore.

Aujourd'hui, des excuses sont encore et toujours attendues des gouvernements. Pourtant, les Amérindiens, eux, en reçoivent volontiers, en plus de dédommagements et d'autres gains qui reviennent aux acariens. Que sont leurs famines, leurs exodes, leurs persécutions en comparaison aux calamités de cette population microscopique ? Les victimes des bombes nucléaires, pour leur part, devraient se passer de faire les martyrs. Culottés, les parents irradiés et leurs enfants difformes alertent la conscience du monde entier, tandis que sous leurs propres pieds, des acariens meurent encore par milliards !

Faible en comparaison à d'autres grands dérangements de l'histoire des acariens, un événement tragique mérite toutefois d'être relaté, puisqu'il a affecté la totalité d'un de leurs foyers de population dans d'énigmatiques circonstances. Il y a quelques années, un homme confus avait reçu de ses voisins l'ancien matelas de leur fille. Ce don présagea une mort qui se répercuta en une apocalypse pour les acariens du matelas. Le personnage central de ce récit s'appellera Zachary ; c'est un nom qui lui sera prêté le temps de relater le grand bouleversement de sa vie.

## Jessica Labrie

Étendu depuis plus de trois heures sur son lit, les yeux fixant le plafond d'un blanc immaculé, l'air complètement absent, il tient fermement une seringue vide dans l'une de ses mains. L'immense sentiment de légèreté, de bien-être, qui l'habitait quelques minutes auparavant s'estompe tranquillement. Il tente de s'agripper aux derniers effluves d'euphorie qui enflammaient son corps, en vain. La douleur réapparaît peu à peu, ses yeux s'humectent. Résolu à ne plus songer aux tourments qui s'entrechoquent dans sa tête, il se relève et se dirige d'un pas décidé vers son bureau. Il pose la main sur la poignée du tiroir duquel il retire un sachet de poudre cristalline. Il s'installe sur le plancher de la chambre, ouvre le tiroir de sa table de chevet et en sort une cuillère et une bougie. Il dilue une petite quantité de poudre avec de l'eau, la fait chauffer et se l'injecte dans le bras gauche. Un étrange sourire s'affiche progressivement sur ses lèvres... Son corps devient une masse dépourvue de toute force, et il s'effondre sur son plancher, les yeux toujours rivés au plafond, ne pouvant s'empêcher de rire.

## **Sarah Lacasse**

À la suite de l'appel téléphonique, mes larmes coulent. Je n'ose pas sourire, mais je suis profondément heureux. Je me sens libéré, comme si le mal s'en allait de moi, mais je n'ose toujours pas afficher un sourire. Ce tueur viendra chez moi demain matin, et je lui enlèverai la vie. Il faut fêter ça ! Je cours au dépanneur chercher une bouteille de vin, non deux, et des allumettes.

Ça cogne à la porte. C'est l'heure.  
Il rentre.  
Le silence prend toute la place.  
Je le regarde.  
Il me regarde.  
Je vois sa peur.  
Il voit ma rage.  
Je lui offre un verre.  
Je cale le mien.  
Il s'endort.  
J'ai l'esprit plus que réveillé.  
Je l'installe sur mon lit.  
La folie s'empare de moi peu à peu.  
Le feu s'embrase.  
Je l'ai immolé, je l'ai fait.  
Je crie, je ris, je pleure.  
Je me sauve.  
J'entends les sirènes.  
Trop tard.  
Feu, mon cher ami.

## Steve Lavoie

Ce matin, je me rends à l'église. Nous ne sommes que mardi, mais j'ai le cœur rempli par ma tête, qui, elle, est tout à lui depuis sa mort. Sous l'immense voûte, je suis seule. Seule à part ce Jésus de plâtre qui pose sur moi son regard empreint de compassion. Je m'arrête près du confessionnal, depuis longtemps déserté, devant les quelques cierges qui brûlent. C'est pour ça que je suis venue, pour sa pauvre âme. Je fais résonner une pièce au fond de la petite boîte métallique puis j'enflamme une allumette. Hypnotisante. Je m'agenouille, mais je ne prie pas réellement. Je suis absente. J'écoute mon cœur. Il bat. Je le sens jusque dans mes tempes, fort. Mon regard se perd à travers la flamme. J'entends sa voix accompagner la danse éphémère du feu, dans le pieux silence des statues. Oui, il chante :

*Dans mon corps carbonisé  
corps fontaine de péchés  
corps éros corps thanatos  
tournoie, tournoie  
grise arabesque  
la pute de l'écarlate enfer des chairs  
la reddition pour toute patrie  
il y a longtemps que je souffre  
jamais je ne pardonnerai  
non et amen !  
qu'on me prenne tout entier  
par chaque orifice par chaque pore  
« non et basta ! » pour épitaphe  
on crachera de toute façon*

Une violente quinte de toux du curé m'arrache à ces grisantes paroles. Mon cœur palpite encore de les avoir entendues. Je sors de l'église. Devant moi gît un chien. Il est mort. On ne peut plus mort. Ses entrailles déversées jusque sur le parvis. On l'enverra sûrement à la fourrière : ils y incinèrent les animaux.

## **Samuel Long-Longpré**

Nos regards se contournent  
Puis s'effleurent et s'aveuglent  
Ils résistent aux chemins de traverse  
Préfèrent les longs détours  
Pour enfin s'asperger  
De gouttes d'étincelles

La gêne s'effrite  
À coups d'œil égarés  
Aux mouvements  
D'un tango de la vue

Tangent mes vieilles empreintes funambules  
Sur un fil serpent à plumes  
À sillonner sans perche  
Les lois de notre gravité

Un faux pas  
Je perds pied  
Tombe

Ses yeux me miaulent  
Me griffent les sens  
Ses airs chauds me pénètrent  
M'éventent les humeurs

Prendront-elles froid ?

## **Jonathan Mousseau**

Ce soir, je me coucherai confortablement sur ce lit si gracieusement offert par ma propriétaire. Je serai ainsi prêt pour mon éternel repos, dans un lit : assez ironique. J'ouvrirai les fenêtres pour être sûr que l'appartement sera assez aéré et que le feu ne s'éteindra pas de lui-même. Je serai enduit de gaz. Je pense que, dans une situation comme celle-là, il est important de ne pas prendre de risques.

Je veux être mort avant que les pompiers n'arrivent. Je ne souhaite pas nécessairement tuer qui que ce soit en me brûlant. J'espère que les passants pourront voir de la fenêtre la fumée noirâtre qui s'en échappera avant que tout l'immeuble ne parte en fumée avec moi.

Je ne peux douter de ce genre de détails. De toute façon, je serai mort, inexistant. Si certains pensent au paradis pour accepter leurs pauvres vies, moi, je sais qu'il n'y a rien après. Pas de paradis, pas d'enfer, pas de fête de départ ni de cadeau gratuit à l'achat d'une autre vie...

Rien.

Rien, comme ce que la vie m'a offert. J'aurai vécu pour mourir. Mon parcours est un peu différent de celui des autres, mais la conclusion reste la même. Nous vivons tous pour mourir. Pourquoi retarder l'inévitable quand rien ne m'attache à mon existence ? Je serai peut-être mort en n'étant personne, mais je ne serai pas mort en ne le sachant pas. Je n'aurai pas passé ma vie à vouloir plaire aux autres, à espérer des choses vaines comme la richesse, les objets ou les plaisirs charnels. Je n'aurai peut-être pas plus aimé la vie, celle qu'on tient pour acquise, mais je ne serai pas mort dans le mensonge.

## **Andréane Nadeau**

Elle se cherchait un endroit où mourir depuis quelque temps déjà quand elle a trouvé le lit, tout à fait par hasard, dans un de ces quartiers où elle avait souvent traîné. Ses recherches avaient été longues, assez pénibles pour qu'elle se rabatte sur ce vieux lit brûlé à quelques endroits. Ce n'était pas ce qu'elle avait imaginé, mais le temps, le froid, la lassitude l'avaient emporté. De plus, le lit était placé sous un toit en tôle qui avait pour avantage de la couvrir un peu. Juste assez pour ne pas se sentir enfermée.

Elle se tourna sur le côté, face au mur. Elle garda ses yeux clos et frôla, de ses mains, les briques glaciales. Elle traça les mots qu'elle aurait aimé écrire sur du papier. Des mots comme lutte, révolte, solidarité. Brise, tiédeur, automne. Bruits, survie, distance. Février, glace, solitude.

Son cœur battait doucement. Elle sentait le pouls de la ville palpiter sous son lit, dans un grondement démesuré. Elle était contente d'être comme ça, seule et calme au milieu de cette cacophonie. Elle saisissait la sauvagerie de la ville.

## Nicolas Pettigrew Canac-Marquis

J'ai toujours envié les artistes. Leur détachement de la réalité semble si confortable. Je m'y enfouirais et ne remettrais jamais plus les pieds dans la réalité. Car, si la vie n'est pas réelle, elle est fictive. Mais cette fiction, elle, est bien réelle. C'est pourquoi j'aime être dans la lune et en être consciente. Je m'abrite dans ses recoins, me laisse glisser sur la courbe de son croissant pour finalement retomber d'un coup sec dans la réalité de mon appartement. Je tente souvent de m'accrocher à la pointe recourbée de cette lune, mais c'est peine perdue : la gravité l'emporte à chaque fois.

Mon frigo est presque vide. Ou devrais-je dire rarement plein ? Peu importe. Il ne me donne pas d'amour, seulement du froid. Le plancher de ma salle de bain est un intrus. Il est un métèque de céramique entouré de bois franc, sablé et ciré en plus. Pas n'importe lequel. Je ne marche pas sur le premier plancher venu, moi. Je ne suis pas qu'une simple femme lorsque je suis dans mon appartement : je suis un scarabée et tout ce qui m'entoure est égyptien.

Sophie

## Xavier Philippe-Beauchamp

Un faux mois de novembre est venu  
Il a pâli nos joues, froncé nos sourcils  
Un faux mois de novembre est venu  
a tué octobre, a pâli nos jours

Dans le froid et la grisaille des matins  
où la pluie ne sait plus si elle neige  
j'assiste, spectateur  
au passage des saisons

\* \* \*

Un drap  
comme des bras  
entoure Sarah

La chaleur d'une flamme  
une fumée de soufre  
un papier qui brûle

..

Le drap se consume  
comme Sarah qui s'éteint  
dans le feu qui s'allume  
Aujourd'hui  
Sarah ne voit pas  
l'autre bord de la fenêtre

\* \* \*

J'aurais plutôt trahi  
celle qui n'était pas Sarah  
celle qui l'a tuée

J'ai sauvé Sarah en la laissant mourir

## Thien Viet Quan

D'un geste de main timide, il m'invita à entrer. Je découvris un studio vaste et sombre. La cuisine se trouvait directement à gauche de l'entrée tandis qu'à droite, une porte devait sûrement mener à la salle de bain. Au fond, un piano droit placé contre le mur, un violoncelle sur son socle, une bibliothèque remplie de livres et un matelas reposant sur une structure en bois peint et recouvert d'une simple couverture. Prisme blanchi par le clair de lune. Des grandes fenêtres plaquées sur toute la surface du mur du fond émanait la seule source de lumière et de vie.

Le mur, ma vision, un tableau.

— Fait-il un peu trop sombre ? me demanda-t-il en refermant la porte.

— Non, ça ira, répondis-je tout bas.

— Vous voulez boire quelque chose ? Ou peut-être avez-vous faim ?

Je lui demandai un verre d'eau, rien d'autre. Juste quelque chose pour me rafraîchir, et calmer un peu mon esprit.

*Par les grandes vitres s'offrait un ciel calme et sombre.*

*Qu'aurais-je donné pour que ma colère s'ajoute à ce paysage ?*

*Qu'une encre bouillonne et nous aveugle dans ce chaos venteux ?*

*Perdre nos sens, nous noyer à tout jamais dans la galerie d'art de l'inaccessible.*

Il me pria d'attendre un peu et disparut dans la salle de bain. Je pris donc place sur le lit.

Tout reposait dans l'obscurité silencieuse. Rangée harmonieusement, chaque chose semblait occuper la place qui lui avait été attribuée depuis l'origine. Même le ramassis de paperasses — partitions, livres, papiers de toutes sortes — posait langoureusement sur le parquet au fond de la pièce, près du lit, du piano et du violoncelle. À force de l'observer, il me sembla que ce désordre n'était pas réel, qu'il était volontaire, tel un arrangement minutieux fait par un moine à la recherche d'une illumination.

## Jade Racine

Je n'arrive pas à dormir. Il y a de ces soirs où même les belles histoires que me raconte maman n'y peuvent rien. Il y a du bruit dans la cuisine. J'entends la voix de maman mêlée à celles d'autres femmes. C'est jeudi. Elle reçoit toujours les voisines de l'immeuble les jeudis. Elles jouent aux cartes en se racontant les derniers ragots du quartier. Le ton est toujours à la blague. Ce soir, je n'entends aucun rire. Il y a toujours cette dame du 4<sup>e</sup> étage, qui parle plus fort que toutes les autres. Ce n'est pas de sa faute, elle est faite comme ça. Je distingue parfaitement ce qu'elle dit :

— Ce n'était pas un incendie banal. C'est la voisine des Calle qui me l'a dit. Imaginez-vous donc qu'elle était tranquillement dans son salon quand elle a vu le nuage de fumée par la fenêtre. Je peux vous dire qu'elle est sortie de l'immeuble au pas de course ! Une fois à l'extérieur, elle a surpris une conversation entre Madame Calle et l'un des pompiers. C'est là qu'elle a entendu toute l'histoire, la vraie. C'est son locataire le responsable, il s'est immolé le pauvre homme !

*Immoler.* J'ignore ce que signifie ce mot. Je ne l'ai jamais entendu auparavant. Il y a des mots, comme celui-là, qu'on n'entend pas tous les jours, et qui sonnent grave. On ne sait pas nécessairement ce qu'ils veulent dire, mais on sait qu'il ne faut pas trop les utiliser.

## Philippe Richard

Un feu de circulation paralyse l'élan de la foule. Attendant la lumière verte, un homme se tourne vers un restaurant. Il approche de la vitrine : seule une mince fenêtre le sépare d'une famille empâtée, mangeant avec amour et passion.

La petite, moelleusement installée dans ses restes, est assaillie d'une coulée blanche de limon qui souille lentement ses lèvres. Une aile d'oiseau entre les dents, elle déchire avec violence les restes de l'animal. Des miasmes de souffrance giclent tout autour d'elle sans qu'elle ne s'en aperçoive.

Un gros homme entre en scène. Il porte une bavette maculée en papier par-dessus une chemise bleu poudre : véritable délice. Qu'est-ce qu'il est laid ! Il porte une couronne de cheveux brun-gris et une imposante chenille dans le milieu du visage. Il regarde dans la direction du piéton. Debout, une fourchette dans son poing levé, il semble crier des injures. Pourquoi tant de violence ? Qu'est-ce qui le trouble ainsi ? Impossible de lire sur ses lèvres. Sûrement un Américain.

La porte du restaurant s'ouvre, il en sort un serveur qui semble troublé.  
— 'Scuse-moi, mon ami, y a des clients qui se plaignent à l'intérieur, faut pas rester planté là...  
Le passant se retourne brusquement.  
— Ah, merde ! j'ai loupé la lumière.

## Kim Snyder

Il est sorti de ma vie en prenant bien soin de fermer la porte doucement. Tout allait bien pourtant, les jours filaient à la même vitesse, avec les mêmes sourires timides et les yeux fuyants. Mais ça ne fonctionnait plus apparemment. Il est sorti de ma vie avec un soupir de soulagement. À chaque pas, il se sentait plus léger, ça se voyait. Ses épaules toujours voûtées se redressaient pendant que les miennes s'affaissaient au même rythme que mon corps et mon esprit se fermaient. En avait-il conscience? Peu importe maintenant. Qu'il ait su à quel point la douleur était grande ne l'a pas fait revenir pour autant.

Était-ce pour le mieux? Probablement. Un jour, j'en serai convaincue et, ce jour-là, j'arrêterai de m'arracher les ongles, de dormir en position fœtale, d'écouter ma musique au plus fort pour ne plus m'entendre, de me détester pour ce que je suis. Pour le moment, je n'éprouve que des regrets. Je me pose sans cesse les mêmes questions qui restent sans réponse. M'aimait-il? M'aurait-il parlé honnêtement si je lui avais exprimé tout ce qui me tracassait? J'aimerais pouvoir tourner la page, faire comme si cela m'importait peu, mais tout me rappelle la vie d'avant. La petite table à deux places, le rasoir qu'il a oublié dans la pharmacie, notre photo encadrée restée sur la commode, le lit. Notre lit. Où tout le silence possible a été partagé, où les vêtements ont été retirés avec une pudeur si charmante. Lieu sacré, à mes yeux du moins, témoin d'une tendresse presque enfantine, où trop de promesses auraient pu tout détruire, où le temps ralentissait au point d'avoir l'air figé, où l'on dégustait chaque baiser comme si c'était le premier. Le lit où j'ai été comblée par tant de douceur, rassasiée, où j'ai désiré toujours plus. Le lit où j'ai tout perdu.

## Rachel Sparks

Elle regarde les pages couvertures, recherche des livres qui auraient des images, mais elle ne tombe que sur des briques remplies de lettres et de chiffres. Elle s'assoit ensuite sur le cheval, mais descend aussitôt parce que les ressorts la font basculer. Elle regarde ensuite par la petite fenêtre qui donne sur le devant de la maison. La tempête ne s'est pas calmée, et elle peut voir son grand-père qui se débat dans l'entrée avec une pelle.

L'énorme malle n'est pas fermée à clé, à sa grande surprise. À l'intérieur se trouvent des cahiers de notes, des masques, un appareil photo, des manuels d'école (*La Grammaire pour les nuls*), des photographies (surtout de chambres à coucher), un petit ressort en métal, d'autres livres, un collier de chien, de vieux films et un petit document broché. Sur la page couverture du recueil, il est écrit à la main : **Projet inachevé**. Dans le coin droit, en bas, est inscrit le nom de **Sophie Calle**. Elle étale rapidement une couverture sur le lit de métal qui n'a pas de matelas et approche quelques bougies. Elle s'assoit dans son nid de lecture encore froid et tourne la première page.

## Naomie Tremblay

Ils étaient tous les deux d'accord sur ce point : ils avaient le temps. C'est pourquoi ils tentaient de profiter le plus possible des papillons qui leur serraient l'estomac et des frissons qui parcouraient leurs dos, le long de la moelle épinière.

Il la rejoignit sur le lit. Ses doigts tapaient malgré lui le tempo d'une grosse caisse. Il la chercha du regard, cette fille, qui était à peine à trente centimètres de lui, mais qui, pourtant, semblait inaccessible, qui fuyait sans cesse.

Elle l'observait de côté. Elle savait qu'il la regardait, car elle sentait qu'il y avait une chaleur là où il posait ses yeux : sa nuque, son cou et sa mâchoire. Elle aurait tellement aimé se tourner vers lui, scruter ses yeux et pouvoir s'y perdre comme elle savait que c'était si bon de faire. Elle sentait son corps s'approcher discrètement du sien et le laissa faire, amusée.

Il se donnait du mal, mais il aimait cet effort, le voyant comme une étape nécessaire à un accomplissement, à l'atteinte de quelque chose de plus grand. À présent, il ne faisait plus semblant, il aimait la contempler, et voulait qu'elle le voie lui aussi. Il recommença à parler afin d'attirer son attention, pour qu'elle se tourne vers lui et le regarde.

Elle espérait simplement qu'il ne verrait pas la frousse immense qui l'habitait ni son désir étourdissant d'être avec lui. Elle se tourna malgré elle, malgré sa rougeur et ses frissons. Elle savait qu'elle devait maintenant lever les yeux, cesser de fixer sa bouche ou son nez et l'avoir tout entier dans son champ de vision, lui, que lui.

Ils cherchèrent leurs regards quelques secondes, se posèrent la même question l'un à l'autre : le pouvaient-ils ? Ils s'approchèrent tranquillement, sentant leurs souffles s'accélérer et la chaleur de l'autre envahir leurs espaces. Ils tendirent les lèvres et s'embrassèrent. Ils le pouvaient.

